



L'agriculture biologique, un filon pour les éditeurs ? On pourrait le croire à en juger par le nombre d'ouvrages récemment parus qui lui sont consacrés. Un coup d'œil rapide sur quelques sites internet vendeurs de livres montre que 12 livres sont sortis en 2010, 13 en 2011, soit plus de un par mois. Et encore ne s'agit-il là que de chiffres minima puisque l'un des ouvrages commentés ci-dessous (celui de G. Rivière-Wekstein) n'est pas mentionné. Certaines parutions sont même déjà annoncées pour 2012 !

On trouve de tout parmi ces bouquins : des pour et des contre, des pratiques et des théoriques, des bons et des moins bons, des polémiques et des louangeurs, des « tout public » et des « pour spécialistes ». Bref, il y en a pour tous les goûts. *Le Courrier* vous propose ci-dessous d'en découvrir trois, très différents : l'un relève du genre polémique comme l'indique son titre, *Bio : fausses promesses et vrai marketing* ; un autre, consacré aux « fondateurs de l'agriculture biologique » appartient au genre scientifique (il mêle des approches historique, philosophique et agronomique) ; le dernier, bien qu'écrit par des scientifiques, s'adresse au grand public et passe en revue, selon son sous-titre, « les idées reçues sur l'agriculture biologique ».

Avec cet « échantillon » de littérature sur l'agriculture biologique, c'est aussi sur le « phénomène d'édition » que *Le Courrier* souhaite attirer l'attention de ses lecteurs.

Gil Rivière-Wekstein

Bio, fausses promesses et vrai marketing

Le Publieur Éditions, 2011

Le titre de l'ouvrage est explicite, s'agissant d'une nouvelle attaque contre l'agriculture biologique et s'ajoutant à d'autres livres ou articles visant à relativiser sa portée. Les questions posées et l'argumentaire développé par l'auteur renvoient à la nécessité d'instruire des controverses. Dans cette note de lecture, nous complétons une présentation critique du contenu de l'ouvrage par une brève analyse transversale.

La préface de Jean de Kerguziau de Kervasdoué, défenseur de l'agriculture raisonnée et détracteur du principe de précaution, nous indique que l'auteur n'est pas un religieux (par opposition à « croire au bio »), qu'il parle de résultats de travaux de recherche convaincants, répliqués dans plusieurs pays et permettant d'affirmer avec force des vérités. Voyons si cette affirmation résiste à l'analyse...

L'introduction de l'ouvrage donne le ton. Partant du constat de l'extension de l'agriculture biologique et de la gamme de ses produits, elle reprend à son compte quelques critiques récurrentes : cherté des produits, valeur santé discutable, faiblesse des rendements, surcroît de travail, conséquences d'une internationalisation de l'agriculture biologique. De façon plus étonnante, cette introduction conteste ses performances environnementales, généralement admises, et l'assimile à la petite agriculture, raccourci contestable au vu des données statistiques disponibles sur le monde de l'agriculture biologique. Elle débouche sur un énoncé de « promesses », soutenu par une citation du

WWF, alors qu'une référence minimale aux standards et aux principes de l'agriculture biologique rendrait mieux compte de sa réalité (obligation de moyens) et de ses enjeux actuels.

La suite de l'ouvrage ne reprend qu'indirectement ce qui est suggéré dans l'introduction, au profit d'une approche de type historique. Il est structuré en trois parties.

La première est centrée sur la qualité nutritionnelle des produits bio. Elle est divisée en cinq sections, avec trois angles principaux : justifications et controverses relatives à la qualité nutritionnelle, usage et présence de pesticides dans le bio, le goût des produits bio. Le premier angle s'appuie à la fois sur une proposition de promoteurs de l'agriculture biologique (le vitalisme) et sur des critiques adressées en leur temps à l'évolution de l'industrie agro-alimentaire (l'apocalypse), en mêlant racines historiques françaises de l'agriculture biologique et citations contemporaines. Les références scientifiques sont articulées autour d'une méta-analyse (Dangour *et al.*, 2009) publiée dans l'*American journal of clinical nutrition* et concluant sur quelques spécificités des aliments bio en matière nutritionnelle¹. Cette analyse, qui a suscité des réactions en partie rapportées par l'auteur, est loin de clore la question, mais les arguments de scientifiques défendant un point de vue inverse ne sont pas rapportés. Elle s'inscrit dans un champ de recherche en plein développement depuis la fin des années 1990.

Le deuxième angle traite des rapports entre agriculture biologique et pesticides. La présence fortuite de résidus de pesticides dans les produits bio décrédibiliserait l'agriculture biologique mais le fait qu'il y ait des résidus de pesticides dans les produits alimentaires en général ne poserait pas de problèmes à la santé des consommateurs, LMR oblige. Une seule étude américano-suisse est citée à l'appui de cette thèse. Le troisième angle sur le «goût du bio» paraît singulièrement décousu, passant d'une citation de Jean Giono à l'influence de Jean-Pierre Coffé, pour finir par citer une étude (ou plutôt des tests consommateurs) dans laquelle les œufs bios ne sont pas meilleurs. Deux scientifiques de l'INRA sont d'ailleurs cités, une des citations ne portant pas sur l'agriculture biologique mais sur les variétés anciennes de tomate, de plus en plus cultivées. L'auteur conclut à juste titre que la question du goût est absente du cahier des charges de l'agriculture biologique, qui n'a d'ailleurs pas l'exclusivité de la qualité comme en attestent d'autres signes officiels (Label rouge, *etc.*). On cherche alors quelle est la promesse de l'agriculture biologique de ce point de vue ? En revanche, l'auteur occulte l'intimité du lien entre agriculture et alimentation biologiques, comme entre producteurs et consommateurs (un des fondements de Nature & Progrès), sachant que nombre de mangeurs bio sont «intermittents» et que ce lien est aussi inscrit dans des institutions internationales.

Une autre dimension importante concerne la relation de l'agriculture biologique avec l'environnement, sujet abordé dans la deuxième partie du livre et déjà connu des lecteurs du *Courrier de l'environnement de l'INRA*, lequel n'est cité qu'une seule fois dans la partie précédente, alors que cette revue est un bon traceur du développement de l'agriculture biologique dans les vingt dernières années.

Le début de la deuxième partie de l'ouvrage reconnaît que l'agriculture biologique, en l'absence de béquilles chimiques, respecte l'environnement. L'argumentaire qui suit nuance cette proposition, à partir de la question des rendements : les baisses de rendement liées à la conversion à l'agriculture biologique se traduiraient par une mise en culture de nouvelles terres, et en corollaire par une augmentation de l'émission de gaz à effet de serre. En revanche, l'auteur est très optimiste quant à la capacité d'augmenter les rendements en agriculture conventionnelle, sans discuter les modalités de cet accroissement ou la véracité de l'affirmation correspondante. L'auteur reste ici focalisé sur les aspects quantitatifs de la production, sans prise en compte des différences entre cultures, du problème des unités de mesure utilisées (unité de surface ou de produit), des résultats de recherches ayant abordé les performances de l'agriculture biologique depuis plus de trente ans et des changements de conduite ou d'usage des sols liés à la transition vers l'agriculture biologique. Ce qui est présenté comme limite écologique pourrait aussi être pris comme tronc commun dans une section se référant aussi à d'autres agricultures soucieuses du respect de l'environnement, voire prenant « la nature comme modèle » telle que dans l'agriculture écologiquement intensive défendue par

1. Dangour A.D. *et al.*, Nutritional quality of organic food : a systematic review. *American journal of clinical nutrition*, doi: 10.3945/ajcn.2009.28041, voir : <http://www.ask-force.org/web/Organic/Dangour-Nutritional-Quality-Organic-2009.pdf>.

l'auteur. Mais il poursuit son entreprise de disqualification sur le thème de la protection des cultures en agriculture biologique. La question de la réduction de l'usage du cuivre, posée de longue date, est reprise dans le texte. Des pratiques d'agriculteurs et des travaux de recherche vont dans le sens d'une réduction de cet usage. Cependant, les quelques références scientifiques citées montrent aussi que les systèmes d'évaluation utilisés pour évaluer un impact environnemental donnent des résultats différenciés, ce qui n'est pas évoqué par l'auteur. La suite de cette partie aborde le sujet des engrais chimiques, taxant l'agriculture biologique de passéiste et de vitaliste. L'auteur revient sur des théories et méthodes promues et contestées en leur temps (ACTA, 1972)². Cette partie se clôt sur une section intitulée « les égarements continuent », où l'auteur lui-même semble s'égarer dans le registre des croyances alors que le thème est l'environnement. Ceci est paradoxal puisqu'il est par ailleurs fondateur de la revue *Agriculture et environnement*³, mais il fait peu référence à l'abondante littérature scientifique relative au sujet « agriculture biologique et environnement ».

La troisième partie s'intitule « Agriculture biologique et projet de société », signalant une rupture avec les thèmes précédents. Ici, les références à des travaux de recherche en agriculture biologique sont quasi absentes, hormis une citation d'auteurs français (Cadiou *et al.*, 1975)⁴ et l'autre d'un historien britannique (Conford, 2001)⁵. L'auteur aborde ce projet politique en partant des positions de promoteurs de l'agriculture biologique telles que relayées dans la presse spécialisée ou grand public. Il poursuit avec une référence forte à un agrarisme de droite, non spécifique de l'agriculture biologique et déjà bien documenté (Gervais *et al.*, 1976)⁶. Il privilégie de nouvelles citations de Paul Valéry, Jean Giono puis Pétain. La suite est mieux centrée sur l'histoire française de l'agriculture biologique, hélas sans mentionner trois thèses : sur l'agriculture biologique en France (Viel, 1979)⁷, sur les dynamiques plus récentes (Piriou, 2002)⁸, et sur les fondateurs de l'agriculture biologique (Besson, 2011, dans ce même numéro du *Courrier*). Ainsi, Rusch conçoit l'agriculture biologique non pas comme un projet de société mais comme un ensemble de techniques répondant aux enjeux de l'agriculture contemporaine. Une fois passé le détour par la droite agrarienne, l'auteur nous invite à un virage à 180 degrés vers la « nouvelle gauche » des années 1970, dans le sillage de Mai 68. Ce saut périlleux est compensé par l'assimilation d'une intégration de l'écologie dans le programme de l'agriculture biologique (Collectif, 1974)⁹ à une « révolution conservatrice » puis à un totalitarisme centré sur une économie de la nature, voire à un éco-fascisme rampant. Bref, le registre est ici bien différent de l'argumentaire scientifique, sciences sociales incluses. Le lecteur éprouvera des difficultés à y discerner les promesses de l'agriculture biologique, mais surtout quel est son projet actuel. Le double rôle sociétal aujourd'hui inscrit dans la réglementation européenne relative à l'agriculture biologique (CE 834/2007) n'est même pas évoqué. Idem pour la place de l'écologie et de technologies de pointe dans les réflexions actuelles sur l'avenir de l'agriculture biologique (Niggli *et al.*, 2010)¹⁰.

La conclusion de l'ouvrage va dans ce sens, en prenant acte de la diversité de l'agriculture biologique, de sa capacité d'évolution et de passerelles envisageables avec d'autres agricultures s'écologisant. L'agronomie y est convoquée, singulièrement : « En effet, l'agriculture biologique reste un élément essentiel pour rappeler que l'agriculture est avant tout la science de l'agronomie » (p. 240). Si la proposition inverse n'est pas vraie non plus, cet extrait du livre atteste de l'ambiguïté des citations dont l'auteur fait largement usage...

2. ACTA, 1972. *À propos de controverses récentes. Réponses à quelques questions sur l'emploi des engrais.*

3. <http://www.agriculture-environnement.fr/>

4. Cadiou *et al.*, 1975. *L'agriculture biologique en France, écologie ou mythologie ?* Presses universitaires de Grenoble, 180 p.

5. Conford P., 2001. *The origins of the organic movement.* Floris Books, Édimbourg, 287 p.

6. *Histoire de la France rurale, de 1914 à nos jours* (4 tomes). Le Seuil, Paris.

7. Viel J.M., 1979. *L'agriculture biologique : une réponse ?* Éditions Entente.

8. Piriou S., 2002. *L'institutionnalisation de l'agriculture biologique (1980-2000).* Thèse de doctorat en économie de l'agriculture et des ressources, ENSAR, Rennes, 423 p.

9. Collectif, 1974. *L'encyclopédie permanente d'agriculture biologique.* Debarid Éditions

10. Niggli *et al.*, 2010. *Vision d'avenir pour la recherche en agriculture biologique à l'horizon 2025,* 60 p., http://www.tporganics.eu/upload/tporganics_vision_french.pdf

Une analyse plus transversale, complétée par une analyse textuelle que nous ne relaterons pas ici, permet de pointer certains biais importants.

Le recours à l'histoire opéré par l'auteur a un effet rhétorique très puissant. L'histoire sert ici plutôt comme cadre que comme méthode scientifique revendiquée dans la préface. Mais l'histoire de l'agriculture biologique s'arrête en chemin, et l'appel à l'Histoire reste instrumentalisé... Certaines références importantes manquent, comme déjà signalé à propos de thèses centrées sur l'agriculture biologique. La liste pourrait être allongée, en particulier avec R. Carson (1962) dont l'ouvrage a sans doute influencé l'ensemble de l'agriculture. Le retour sur l'histoire de l'agriculture biologique et de ses fondateurs est intéressant mais il ne la discrédite pas. Par exemple, en quoi les personnages censés représenter l'agriculture biologique évoqués dans le livre se différencient-ils des autres acteurs de l'agriculture de l'époque ? En quoi l'agrarisme des années 1930 et 1940 est-il spécifiquement lié à l'agriculture biologique d'hier et encore plus d'aujourd'hui ? Par ailleurs, l'auteur rend peu compte des dynamiques en œuvre depuis les années 1980 (Lamine et Bellon, 2009)¹¹. L'histoire, et le présent, de l'agriculture biologique (ou de l'écologie politique vers laquelle glisse en définitive l'auteur) sont plus complexes que ce qui nous est exposé : comme tout mouvement, ils changent, des courants internes se ramifient, s'agrègent ou disparaissent. Et l'agriculture biologique qui est citée ne concerne qu'une partie du bio, plutôt assimilée à une filière qu'à un mode de production, dans lequel les productions animales ont aussi leur place. Comme l'élevage est absent (hormis dans trois citations), il n'y a rien sur le bien-être, la naturalité, *etc.* C'est aussi masquer que le modèle canonique de polyculture-élevage est en reconstruction, avec l'enjeu du lien au sol et de l'autonomie, pour se focaliser sur des points comme les pesticides, la valeur-santé des aliments ou les salons centrés sur le bien-être humain. C'est donc une vision plutôt spéciste que nous livre l'auteur, avec l'homme comme dieu qui reçoit de l'agriculture, qu'importe le coût animal ou humain. Une certaine vision de consommateur, de preneur aussi... Le consommateur est d'ailleurs plutôt absent de l'ouvrage, comme s'il était un agent complètement aveugle et manipulé.

En juxtaposant des inspirateurs de ce qui est aujourd'hui l'agriculture biologique avec des figures historiques de l'extrême droite des années 1930 et 1940, l'auteur laisse entendre que l'agriculture biologique d'aujourd'hui serait soumise aux mêmes maux. L'apposition de références historiques et contemporaines laisse de côté des évolutions, tant dans la pensée des auteurs (par exemple la conjonction de citations de M. Griffon, non référencées mais postérieures à 2000, et de C. Aubert en 1970, p. 110) que dans l'agriculture et plus généralement dans la société. Une recontextualisation minimale serait opportune. De même, une mise en évidence des décalages entre le discours des fondateurs ou dirigeants des organisations de l'agriculture biologique et leur base productive, ce que montrent entre autres les enquêtes de Piriou (2002), serait bienvenue. En particulier le conservatisme des dirigeants ou encore les orientations politiques radicales des agrobiologistes telles que décrites par l'auteur, sont loin d'être massifs et collectifs que ce soit à l'extrême-droite ou dans l'écologie politique.

Globalement c'est aussi un livre foisonnant, avec des constructions où tout a même valeur pour prouver : Mme Toulemonde sur une radio nationale ; les nombreuses citations secondaires de journalistes ou de scientifiques, dans une revue internationale renommée, une revue grand public mais aussi comme poster dans un congrès. La construction de l'argumentation est typique de ce type de livre. Il mobilise ainsi un procédé utilisé par ses opposants¹² (« histoire trouble », « théorie du complot ») tout en le critiquant en outre explicitement.

L'auteur utilise aussi la même opération d'amalgame utilisée en son temps par Luc Ferry, qu'il ne cite pas cependant, dans son travail sur l'écologisme qui, selon lui, « plonge certaines de ses racines dans le nazisme et pousse ses branches jusque dans les sphères les plus extrêmes du gauchisme culturel » (Ferry, 1992)¹³. Une étude sur la démarche serait intéressante à l'appui de plusieurs ouvrages. Cela pourrait s'appeler « Convaincre contre, sur, et autour de la bio : le foisonnement des preuves-signes hétérogènes ».

11. C. Lamine et S. Bellon (coord.), 2009. *Transitions vers l'agriculture biologique*. Paris, Quae/Educagri.

12. Nicolino F. et Veillerette F., 2007. *Pesticides. Révélations sur un scandale français*. Fayard, Paris, 2006.

13. Ferry L., 1992. *Le nouvel ordre écologique : l'arbre, l'animal et l'homme*. Grasset, Paris.

En conclusion, le dossier à charge ne paraît pas très sérieusement documenté, en tout cas pas à la hauteur des promesses introductives de l'ouvrage, d'autant que la production académique est depuis le milieu des années 1990 en accroissement exponentiel et dans un processus de spécialisation thématique (Ollivier *et al.*, 2011)¹⁴. Ceci interpelle la responsabilité du scientifique pour conduire et partager des analyses pouvant interpeller l'agriculture biologique, mais se distinguant d'une vision essentialiste, dualiste et partielle telle que celle proposée par l'auteur.

S. Bellon, avec la collaboration de J. Cabaret, G. Ollivier et P. Robin (INRA),
à la suite d'échanges fructueux avec la MaR/S et avec des acteurs de l'agriculture biologique.

Yvan Besson

Les fondateurs de l'agriculture biologique
Albert Howard, Rudolf Steiner, Maria et Hans Müller, Hans Peter Rusch,
Masanobu Fukuoka

Éditions Sang de la terre, 2011, 775 p.

Ces derniers temps, thuriféraires et contempteurs de l'agriculture biologique s'en donnent à cœur joie et les libraires ne savent plus à quel livre se vouer. À croire que l'augmentation de la consommation de produits issus de cette agriculture donne des ailes aux uns, leur servant de tremplin et commence à sérieusement inquiéter les autres.

Dans ce foisonnement de livres, celui d'Yvan Besson se distingue, et pas seulement par ses 775 pages. C'est en effet une véritable somme sur les fondateurs, donc sur les fondements, de l'agriculture biologique qu'il nous propose, version « revue et remaniée » d'une thèse de doctorat en études environnementales de l'université de technologie de Troyes, sous la direction de Dominique Bourg – qui signe d'ailleurs la préface de l'ouvrage – soutenue en 2007 et intitulée *Histoire de l'agriculture biologique : une introduction aux fondateurs, sir Albert Howard, Rudolf Steiner, le couple Müller, Hans Peter Rusch et Masanobu Fukuoka*.

C'est à une double approche, historique et épistémologique, que nous convie l'auteur. Il s'attache d'abord à retracer les origines intellectuelles, scientifiques, socio-économiques et culturelles des différents courants de l'agrobiologie : agriculture organique de Howard (1873-1947), agriculture biodynamique de Steiner (1861-1925), agriculture organo-biologique des Müller (1894-1969 pour Maria, 1891-1988 pour Hans) et de Rusch (1906-1977), agriculture sauvage – ou naturelle – de Fukuoka (1913-2008). Pour chacun d'entre eux est approfondie « la critique sociale développée par les fondateurs » et plus particulièrement leurs visions économiques et culturelles, puis sont évalués « la pertinence des critiques des fondateurs vis-à-vis de la méthode agricole dominante » à leur époque, « la cohérence interne de chaque œuvre, ainsi que les relations mutuelles existant entre les œuvres », avec, pour fil conducteur, la question de la fertilité des sols et de la fertilisation.

Un ouvrage très riche et très dense dans lequel les amateurs de l'histoire des idées, les fêrus de philosophie (y compris orientale), agronomes et écologues, mais bien d'autres encore peuvent trouver matière à réflexion.

Ainsi est rappelée l'importance, dans la construction intellectuelle des fondateurs – au moins germanophones – qu'a eu le mouvement romantique allemand comme critique de la modernité, notamment à travers, d'une part, du thème du réenchantement du monde et de la nature et, d'autre

14. Ollivier G., Bellon S., Penvern S., 2011. *Thematic and citation structure dynamics of organic food and farming research*. In: Neuhoff D. (Ed.), IIIrd ISOFAR Scientific Conference at the XVIIth IFOAM Organic World Congress, Gyeonggi Paldang, Republic of Korea, 28th sept.-1st oct. 2011, 4 p.

part, de la mise en question du rationalisme scientifique. Car l'auteur ne fait aucune impasse et aborde les sujets les plus difficiles et les plus polémiques. C'est ainsi que dans une longue partie (157 pages) intitulée « le rationalisme en question chez les fondateurs de l'agriculture biologique », il accorde un traitement particulier à l'agriculture biodynamique de Steiner qui est, selon lui, « une combinaison entre, d'une part, une rationalisation de l'agriculture traditionnelle, à l'instar de l'agriculture howardienne, et, d'autre part, une application spécifique de l'ésotérisme anthroposophique, *via*, notamment, le recours à des préparations pour le moins mystérieuses. » Cette définition de l'agriculture biodynamique amène l'auteur à proposer, entre autres, un développement intéressant sur l'ésotérisme et l'occultisme afin, à partir de travaux scientifiques, de « découvrir ce qui résiste, quelles sont les réalités visées et/ou mises en œuvre derrière d'indéniables tendances irrationnelles et inquiétantes », ceci en « privilégiant la perspective épistémologique et partant de l'hypothèse qu'il y a dans l'ésotéro-occultisme autre chose que de l'imaginaire, de la manipulation des adeptes ou bien des illusions chez les praticiens et spectateurs ».

L'approche agronomique des fondateurs de l'agriculture biologique est, bien sûr, largement développée. L'auteur insiste particulièrement sur ce qui est commun à tous : « le primat de la nature », dans lequel la nature est définie « comme fertilité ». C'est cela qui explique l'importance donnée au sol et à l'humus dans leurs œuvres ainsi d'ailleurs que leurs critiques à l'encontre de l'agrochimie qui, elle, se préoccupe avant tout de la plante. « Tandis que la physiologie végétale et l'agrochimie se soucient surtout de nutrition des plantes, l'approche agrobiologique donne le primat à la qualité du sol. Les perspectives sont bien différentes : d'abord la plante ou d'abord le sol ? » L'auteur termine par une partie intitulée « Forêt et agriculture : recherche et innovations contemporaines », consacrée au bois raméal fragmenté qui, à partir notamment de l'expérience canadienne, lui permet de montrer l'actualité des réflexions sur la question « nature et fertilité ».

Une simple note de lecture – éminemment subjective – ne peut suffire à rendre compte de la richesse de cet ouvrage. La liste des thèmes qui organisent la riche bibliographie (28 pages) peut donner une idée des différentes questions abordées : outre les « sources primaires », c'est-à-dire les ouvrages des auteurs étudiés, et une section « ouvrages généraux », on trouve : « agriculture biologique », « agriculture, aspects sociaux et historiques », « histoire de l'agronomie, théories agronomiques et agroforesterie », « histoire et théories de l'écologie et de l'écologisme », « histoire économique et culturelle », « économie, physio-cratie, bioéconomie », « culture orientale », « occultisme, histoire et critiques de l'occultisme », « épistémologie, philosophie, histoire des sciences et techniques ».

Au total, un livre intellectuellement stimulant qui apprendra quelque chose à chacun.

Danielle Barrès

Michel Guglielmi et Christophe David

Le Bio : qu'y a-t-il (vraiment) dans votre assiette ?

Idées reçues sur l'agriculture biologique

Éditions Le cavalier bleu, 2011, 160 p.

Voici un livre de plus parmi les récentes publications destinées au grand public qui passent au crible l'agriculture biologique et ses produits, ses modes de production et de distribution, ses tendances, ses limites et les questions que son développement récent pose.

Il est cependant différent de ces autres ouvrages sur plusieurs points. Premièrement, il donne des éclairages approfondis sur de nombreuses idées qui circulent aujourd'hui à propos de l'agriculture biologique. Son sous-titre, « Idées reçues sur l'agriculture biologique », laisse déjà entendre que les auteurs n'hésitent pas à s'attaquer aux idées les plus discutées. Ils le font de façon objective et sincère en abordant tous les éléments susceptibles d'enrichir la discussion, qu'ils soient en faveur

de l'agriculture biologique ou non. Deuxièmement, les auteurs sont tous les deux enseignants-chercheurs à l'ISARA de Lyon, école d'ingénieurs en alimentation, agriculture, environnement et développement rural. Christophe David est docteur en agronomie, Michel Guglielmi est ingénieur agronome et agroéconomiste. Leur posture d'enseignants-chercheurs, en outre dans un domaine qu'ils connaissent bien, les qualifie particulièrement pour apporter ces analyses et ces éclairages.

Le livre est divisé en 4 grands chapitres : « Les qualités du bio », « Cadre réglementaire, économique et politique », « Le bio, une agriculture particulière ? », « Le bio, une évolution sociétale ». Les auteurs traitent quatre idées dans chaque chapitre (trois dans celui sur les modes de production), au total quinze sous-chapitres.

Les « idées reçues » ne font pas toutes l'objet du même degré de discussion. Certaines suscitent de vraies controverses (« l'agriculture biologique limite le réchauffement climatique ») ; certaines sont des attaques faussement instruites (« le bio, c'est le retour à l'agriculture de grand-papa, c'est le refus de l'innovation ») ; d'autres encore sont de simples allégations (« le bio est une agriculture adaptée à son environnement »).

Les éclairages apportés sont suffisamment vastes pour couvrir l'ensemble des éléments en jeu. Par exemple, sur l'allégation « les produits bio c'est bon pour la santé », l'une des plus controversées, les auteurs discutent de plusieurs éléments : la théorique absence de résidus de pesticides de synthèse dans les produits, mais leurs contaminations accidentelles possibles ; la prévention des maladies professionnelles liées aux traitements chez les agriculteurs et l'absence de risque de développement de résistances aux antibiotiques vétérinaires non autorisés en élevage bio. Les auteurs finissent par un point sur les qualités microbiologique et nutritionnelle des produits bio, soumises, elles, à beaucoup d'autres facteurs que la stricte application du cahier des charges, et concluent sur une posture de précaution non déraisonnable du consommateur bio soucieux de la santé – la sienne, celle des autres, celle de l'environnement.

L'affirmation « le bio c'est trop cher, c'est pour les riches » me paraît être la moins bien analysée dans l'ouvrage. Devant la difficulté de comparer les prix de produits non réellement comparables par leur grande diversité et par leurs différences, le prix supérieur des produits bio se justifierait, grosso modo, par un surcoût de travail et par de plus faibles rendements. Mais lorsque, parlant de l'agriculture conventionnelle, les auteurs renvoient au principe pollueur-payeur, on est surpris car justement, selon sa logique et s'il était appliqué, les produits non bio à l'origine de plus fortes pollutions devraient être plus chers, alors qu'en réalité ce n'est pas ce qu'on observe. L'accusation selon laquelle l'opportuniste grande distribution bénéficierait de marges importantes sur ce marché porteur est dans l'air du temps. Plus intéressante, dans ce sous-chapitre, est l'observation que dans bien des cas les mangeurs de bio font des arbitrages au détriment, et non pas en plus, de certains produits onéreux et d'autres postes de dépenses illustrant ainsi, malgré la cherté des produits, des marges de manœuvre dans les choix de consommation.

Les auteurs distinguent les affirmations qui sont strictement spécifiques à l'agribio et celles qui sont également valables pour d'autres modes de production. Par exemple, le fait que nombre d'atouts du bio pour la préservation de l'environnement relèvent de pratiques vertueuses (ex. rotations, associations de cultures, intercultures, ...) qui ne sont pas imposées par le cahier des charges du bio et que l'on peut trouver aussi dans des systèmes non-bio. Autre point, les auteurs rappellent que le taux d'importation de produits bio en France, 38% en 2010 tous produits confondus, n'est pas particulièrement élevé par rapport au secteur de produits non-bio, et que les variations entre produits sont importantes, bio et non-bio. La contribution du bio à lever le défi alimentaire mondial, au premier plan dans l'espace médiatique, est interrogée dans un premier temps par les contraintes physiques, comme les besoins en calories et leurs usages, et par les contraintes sociétales, comme la pauvreté, l'absence de sécurité d'investissement (on pourrait aussi citer pour nombre de pays l'absence de droit de propriété et d'infrastructures techniques et logistiques). Ensuite seulement les auteurs montrent par quels apports les pratiques agro-écologiques au sens large, dont celles du bio, peuvent contribuer à nourrir les populations qui les mettent en œuvre.

Un vrai atout de ce livre est de consacrer la place nécessaire à expliquer des concepts sur lesquels se fondent les controverses : une petite page pour expliquer ce qu'on entend par biodiversité ; une page et demie sur la qualité d'un produit alimentaire ; un état des lieux du bio dans le monde ; les liens entre le bio et les règles du commerce équitable. Le ton familier et le vocabulaire simple le rendent accessible à un large public. Un glossaire de termes techniques facilite la compréhension. La bibliographie listant, avec un court résumé, les principaux rapports et articles utilisés, donne envie d'en savoir plus.

Bien que le titre s'adresse aux mangeurs, ce livre fournit des analyses utiles également pour le monde agricole, les pouvoirs publics, le milieu associatif et encore bien d'autres, intéressés par les réponses de l'agriculture biologique à des questions d'actualité. Les auteurs ne masquent pas les faiblesses du bio, pas plus qu'ils ne survalorisent ses atouts, mais les mettent en perspective. Par rapport à tout ce qu'on a pu lire ou entendre, ces derniers temps, sur les méfaits, les attentes non satisfaites et les échecs du bio, ce livre est bienvenu.

Barbara Redlingshöfer